

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Voyer-Léger, Catherine, dir. En cas d'incendie, prière de ne pas sauver ce livre. Sudbury : Prise de parole, 2021. 98 p.

Catherine Parayre

Volume 18, numéro 2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085074ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3545>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parayre, C. (2021). Compte rendu de [Voyer-Léger, Catherine, dir. En cas d'incendie, prière de ne pas sauver ce livre. Sudbury : Prise de parole, 2021. 98 p.] *Voix plurielles*, 18(2), 308–309. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i2.3545>

© Catherine Parayre, 2021



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Voyer-Léger, Catherine, dir. *En cas d'incendie, prière de ne pas sauver ce livre*. Sudbury : Prise de parole, 2021. 98 p.

Douze brefs essais narratifs (ou treize si l'on compte l'introduction) sur le thème de l'environnement et de la crise climatique (auquel s'ajoute chez certain.es auteur.es la pandémie de la covid-19) mêlent fiction et témoignage, poétique et opinion, parfois des considérations plus théoriques. On y note le désarroi de narrateurs et narratrices pensif.ves, à l'occasion nostalgiques, qui dressent le bilan (matériel ou pas) de leur vie et se souviennent d'un passé, le leur ou immémorial. Dans « En cas d'incendie, prière de ne pas sauver ce livre », Catherine Voyer-Léger nous emmène contempler les étoiles brouillées par la pollution et, dans l'ultime essai, Mishka Lavigne établit la liste des objets à assurer dans une police d'incendie si jamais se produisait une catastrophe qui nous démunirait également des « glaciers, [des] baleines, [de] la forêt boréale, [des] arbres, [des] baobabs », etc. Sonya Malaborza dresse le portrait de « Celle qui reste », la femme au foyer qui passe le plus clair de son temps à attendre son mari, un botaniste, tout en gardant le rôle essentiel de celle qui fait vivre la maison et offre à ceux qui l'entourent le lieu le plus solide et le plus sûr qui soit. Le foyer et la famille sont également au cœur du récit d'Ouanessa Younsi dans une lettre qui s'adresse à un enfant et sans pouvoir oublier que « nous mourrons. Urgence des malades, statistiques qui masquent des poumons, des intubés, des cadavres ». Laurent Poliquin se pose des questions sur la situation actuelle, coincés que nous sommes entre une pandémie meurtrière et un modèle de consommation tout aussi mortifère. Qui sont les coupables et existe-t-il des solutions, se demande-t-il. Ying Chen lui fait écho, sur fond d'incendies de forêt en Australie et de mesures à prendre individuellement tout autant pour se protéger des désastres que nous causons que pour nous affranchir de nos néfastes responsabilités.

Dave Jenniss retourne vers son « territoire ancestral » dans le Bas-Saint-Laurent, « le rythme du tambour dans [sa] poitrine » et combien il lui rappelle son père. Dans la voiture qui le ramène chez lui, il s'associe à la nature et ressent le bonheur qui naît de cet environnement. Bien différemment, Céleste Godin se lance hardiment dans une litanie de fautes quotidiennes de la consommation effrénée de biens que commet une narratrice tiraillée par un sentiment de culpabilité, dont elle se console toutefois sans trop de peine. Pour sa part, Le R Premier nous persuade de sa débrouillardise et de celle de son entourage à Cotonou, au Bénin, où, enfant, il bricolait ses jouets à l'aide de tout ce qu'il pouvait récupérer.

Mettant en scène un auteur qui cite la littérature, abondante, sur les malheurs présents et à venir, Sébastien Lord-Emard opte pour un « egoportrait » et des « printemps possibles ». Gisèle Villeneuve nous parle des carnivals que nous fêtons « pour mieux construire notre destruction », pour oublier et nous illusionner que « le mercredi des Cendres ne sera pas pour demain ». Le plaisir, cette fois intime et sensuel, est au cœur de la contribution poétique de Jonathan Roy, avec une pensée pour les feux de forêt et l'apocalypse. Tout aussi poétique, le texte de Charlotte l'orage sse fonctionne comme un « stéthoscope de la mort » pour une auteure aux « stylos [qui] meurent » et qui avale un « expresso pissenlit » pour se mettre à l'écriture par temps de sécheresse et de « lac maudit » qui se réchauffe.

Dans un mince volume et autour d'une seule problématique – notre contemporanéité en danger – une véritable diversité prend jour.

Catherine Parayre